

Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre ?

Are Historians of Belgian Literature Gender blind?

Catherine Gravet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/559>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.559

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 203-220

ISBN : 978-2-86480-989-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Catherine Gravet, « Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre ? », *Questions de communication* [En ligne], 15 | 2009, mis en ligne le 01 août 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/559> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.559

CATHERINE GRAVET

Faculté de traduction et d'interprétation,
École d'interprètes internationaux
Université de Mons
catherine.gravet@gmail.com

LES HISTORIENS DES LETTRES BELGES SONT-ILS AVEUGLES AU GENRE ?

Résumé. — Si l'on s'accorde généralement pour faire débiter l'histoire des lettres belges de langue française avec la naissance de la Belgique (1830), la place qui est réservée aux femmes, en particulier aux romancières, est bien mince et les préjugés à leur égard sont inhibiteurs. La création d'une Académie, *a priori* progressiste (1920), la participation de femmes à l'élaboration de cette histoire, les bonnes volontés, rien n'y change. Il faut attendre 1980 pour que la critique commence à se débarrasser des handicaps qui pesaient sur les lettres, belges d'abord, féminines ensuite. Les auteures issues de l'immigration ont une place inattendue dans le corpus, mais les chercheurs devraient peut-être fournir une nouvelle échelle de valeurs pour évaluer le littéraire à l'aune de la féminisation, de la mondialisation et des nouvelles technologies.

Mots clés. — Histoire littéraire, littérature belge de langue française, femmes, romancières, genre.

Souvent, l'actualité apporte de l'eau au moulin des féministes. Ainsi cette envoyée spéciale du journal *Le Monde* à Stockholm, le 14 novembre 2008, informait-elle de surprenants résultats de recherches menées dans quelques écoles suédoises : malgré leur volonté de traiter filles et garçons de la même manière – volonté encouragée par des budgets gouvernementaux –, enseignants et éducatrices, doivent reconnaître qu'ils n'y sont pas parvenus (Chemin, 2008)¹. Plus anecdotique, *Le Vif/L'Express*, magazine belge, accroche ses abonnés, *via* le net, par un titre-hameçon insidieusement misogyne : « Une femme astronaute perd sa trousse dans l'espace ». Encore une blonde, certainement. Loin d'être une blague, le *scoop* est relayé par de nombreux journalistes qui semblent n'y voir aucune malice – autant d'indices proposés à l'analyse des spécialistes de la communication comme Marlène Coulomb-Gully (2009). Plus culturelle, l'exposition présentée à La Louvière (en Belgique) du 20 septembre au 16 novembre 2008, au Musée lanchelevici, qui s'intitule « XY, l'emprise du genre. Tentative d'approche de la représentation masculine »², a pour objectif clairement énoncé de dénoncer à sa manière – esthétique et ludique – « la persistance de structures de pensée androcentriques ». L'homme, « omniprésent au point d'en devenir aveuglant » (XY, 2008 : 11), qui pose, narcissique, pour la couverture du catalogue et l'affiche de l'événement, est un artiste – monté sur une table, campé sur ses deux jambes écartées, bras croisés et nu – « *Trying to be Balzac* » (« essayant d'être Balzac », c'est le titre de cette composition filmée d'Emilio López Menchero, 2002). Balzac, en effet, point de référence et modèle pour tant d'écrivain(e)s impressionné(e)s par la puissante, l'extraordinaire et forcément virile fécondité du créateur de tant de héros aux convictions tout naturellement machistes...

L'Académie

Si les commissaires de cette exposition – Alexia Creusen, Valérie Formery, Valérie Peclow, Nancy Suárez, Pascale Viscardy, aucun prénom épïcène ici – ont choisi de montrer le corps masculin et la masculinité vus par des artistes en tout genre et de tous sexes, nous nous interrogerons plutôt sur le corps des critiques pour tenter d'évaluer le rôle des historiens de la littérature dans la reconnaissance, l'essor, la stagnation ou l'occultation des romancières belges. On ne parle habituellement de lettres belges (de langue française) qu'à partir de 1830, date de l'indépendance de la

¹ Seul le nom de celui qui semble être directeur de recherches est donné par A. Chemin : le professeur L. Jalmert (université de Stockholm).

² L'exposition se déplace à Dudelange du 21 décembre 2008 au 6 février 2009 et s'installe un bon mois à Bruxelles, du 26 février au 4 avril 2009.

Belgique, voire de 1867, date de la parution du célèbre roman historique de Charles De Coster, *La Légende de Thyl Ulenspiegel*. À littérature neuve, historiens et critiques non-conformistes ? On s'y attendrait d'autant plus que les instances de légitimation de cette littérature, bien que dans une large mesure les écrivains soient tributaires d'un avis venu de France, sont jeunes elles aussi. Ainsi l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique ne voit-elle le jour qu'en 1920, fondée sous le double parrainage du Roi-Chevalier, Albert I^{er}, et de Jules Destrée, « premier titulaire socialiste de ce qui correspondrait aujourd'hui à un ministère national de la Culture et de l'Enseignement », comme le définit Paul Aron (1998 : 132) dans sa contribution au volume *L'Institution littéraire*. Pourquoi dès lors continuer à faire allégeance aux Boileau de Paris – ou aux censeurs locaux ?

Mais, comme le rappelle Raymond Trousson (1999 : 7), « [e]n vertu d'une tradition contestataire non moins enracinée que celle du conformisme, les académies n'ont pas bonne presse ». La plus fameuse d'entre elles, comme la nôtre, sont brocardées par leurs propres membres. Dès avant sa création, fin du XIX^e siècle, l'avocat belge Edmond Picard évoque ce « mauvais pastiche doctrinaire d'une institution française routinière et surannée [...], garde civique de l'art [...]. [Ce seraient] niaiseries, discours conventionnels, réunions sommeillantes, distribution de récompenses prudhommesques, cérémonial congratulatoire » (Trousson, 1999 : 32). Quelques irréguliers, connus dans nos provinces pour leurs aphorismes ou leurs contrepèteries, s'en donnent à cœur joie. Ainsi du surréaliste de La Louvière, Achille Chavée (1969) : « Un jour je n'entrerai pas à l'académie ». Ou, sur le mode burlesque, voire vulgaire, de l'« écrit vain de première glandeur »³, le Gembloutois, Jean-Pierre Verheggen (2001a : 90), dont les « plaquéquettes » seraient pourtant dignes de figurer parmi les « inculnables de la bitebibliothèque de l'Académie », qui écrit : « L'Académie ? Vingt cadavres debout discutent de l'orthographe exacte du mot macchabée ! Vingt autres Membres, déturgescents, se livrent à de savants calculs de probabilités sur les chances de survie du point d'interrogation final ! Puisse-t-il leur être fatal ! Tout pue, jeunes gens ! Fuyez ! Hâtez le pas ! L'Institution nous rattrape, l'Établissement est à nos portes et l'Art Officiel nous colle au derche ! »⁴.

³ J.-M. Maulpoix utilise cette expression et les deux suivantes quand il donne, dans *La Quinzaine littéraire* du 16 juin 1981, une recension de l'ouvrage de J.-P. Verheggen, *Vie et mort pornographique de Madame Mao*. Voir le site de Jean-Michel Maulpoix & C^e.

⁴ Voir aussi « La littérature sera faite partouse (comme disait Lautréamont », « [La poésie] fournira l'Académie en produits de conservation » (*in* : Verheggen, 2001b).

D'ailleurs, l'aventure commence mal : l'Académie, pour la mission de laquelle Jules Destrée n'envisageait diplomatiquement que « l'illustration de la langue française », se donne un décret⁵ qui implique au contraire, comme le signale Paul Aron (1998 : 134), « une vision classique de la langue, une attitude de respect envers la chose littéraire et une condamnation des genres bas ou jugés peu nobles ». Bref, « tous ceux qui s'éloigneraient du canon de la légitimité scolaire se verront entachés d'une suspicion d'illégitimité. C'est pourquoi, très vite, l'Académie va se trouver en porte-à-faux par rapport aux écrivains belges les plus originaux » (*ibid.*). La nouvelle institution, qui se compose dès le départ de vingt écrivains, dix philologues et dix membres étrangers, « était censée ménager une place aux femmes » (Aron, 1998 : 133). Force est de constater qu'aucune femme n'est membre fondateur et que, parmi les 49 membres ayant siégé durant les deux premières décennies, on n'en déniché qu'une seule, Marie Gevers (entrée en 1938). Encore faudrait-il voir l'argumentaire de l'hommage qui lui est rendu.

Certes, quand, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Académie, l'académicien Jacques Cels dresse la liste des auteurs et des œuvres qui comptent dans l'entre-deux-guerres, il ne mentionne, lui aussi, que *Madame Orpha*, *La Ligne de vie*, *Plaisir des météores*... *Et commence par reconnaître que* « de tels romans, avec leurs histoires de couples, de carrières, d'héritages ou d'adultères, peuvent laisser l'impression d'appartenir au dix-neuvième siècle » (Cels, 1995 : 45). Les biographes se plairont à répéter combien la romancière anversoise est redevable des leçons d'écriture et des bons conseils que lui donna son aîné, le grand poète Émile Verhaeren.

Pour trouver une romancière prisée ou primée par l'Académie, il faudra attendre l'après-guerre. Quant à l'efficacité des prix de l'Académie pour la carrière, les doutes sont permis. Ainsi deux des trois lauréates (romancières) du prix Auguste Michot sont-elles restées de parfaites inconnues⁶. Louis Dubrau (1904-1997), de son vrai nom Louise Scheidt, recevra le prix Lucien Malpertuis en 1953 – et occupera par la suite le siège n° 5

⁵ « Son activité s'applique à tout ce qui peut encourager et honorer en Belgique l'art d'écrire. Elle s'attache à en éveiller le goût et à en propager le respect. Elle s'efforce d'en favoriser les manifestations et d'en glorifier les œuvres les plus hautes », *Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique*, t. I, 1922-23, pp. 12-14 (*in* : Aron, 1998 : 134).

⁶ Destiné à une « œuvre littéraire, en prose ou en vers, consacrée à célébrer les beautés de la terre de Flandre », le premier prix Auguste Michot est attribué en 1948 à Andrée (souvent donné au masculin) De Croix pour son roman *Les Carola* (pas même un résumé à se mettre sous la dent) ; en 1951, à *Faligan* de S. Bergmans dont les essais en histoire de l'art lui ont apporté plus de notoriété que ce roman ; et en 1985 à V. Dumont pour *Ruelle du Paradis*. Bons vœux à N. Verschoore, lauréate 2007 pour sa trilogie historique *La Passion et les Hommes* (Le Cri, 2004-7).

(en 1972). Au total, tous types de membres confondus, 19 femmes y ont siégé ou y siègent, parmi lesquelles sept ou huit romancières. Aujourd'hui, le décompte est à peine plus productif : sur les huit académiciennes actuelles, soit 20 % des effectifs, seule Françoise Mallet-Joris (qui, en 1993, succède à sa mère, Suzanne Lilar, entrée, elle, en 1956) est romancière et belge. Dominique Rolin (qui a remplacé Marguerite Yourcenar), bien que née à Bruxelles en 1913, vit à Paris depuis 1946. Comme Assia Djebar et Marie-Claire Blais, elle est donc considérée comme « membre étranger littéraire ». D'où nous vient alors ce préjugé favorable qui ferait de notre Académie une institution quasiment féministe ? Sans doute a-t-on retenu, avec indulgence, la présence d'Anna de Noailles (1921) et de Colette (qui lui succède au siège n° 33, en 1935) comme symbole d'une occupation féminine massive.

Parmi les philologues, il est une femme – première femme diplômée en philologie romane de l'université libre de Bruxelles (1924) – qui a siégé de 1953 à 1978, et qui a contribué, par ses nombreux articles, rassemblés en quatre volumes pour son éméritat, à donner ses lettres de noblesse à la critique littéraire. Certes Émilie Noulet (1892-1978), guidée par son maître et ami Paul Valéry, ne s'intéresse qu'aux textes, et avant tout à la poésie, mais, pour satisfaire son public ou compte tenu de la nationalité des revues qui l'accueillent, s'intéresserait-elle aux romans de femmes belges ? D'abord, en raison de l'absence de références biographiques, le lecteur du XXI^e siècle n'identifie pas toujours le genre, ni littéraire ni sexuel, et presque jamais la nationalité. Mais la récolte est mince. Voici les romancières qu'Émilie Noulet retient. En 1936, trois auteures : Marie Gevers pour un roman méconnu *Le Voyage de frère Jean* (Noulet, 1965, t. 2 : 192-199) ; M. Saint-Clair (pseudonyme de Maria Van Rysselberghe) pour *Il y a quarante ans* (Noulet, 1966, t. 4 : 12-14)⁷ et Madeleine Ley (*Olivia*, Noulet, 1965, t. 3 : 40-42). Et pour les trois décennies suivantes : Marguerite Yourcenar – si tant est qu'elle soit un écrivain belge et que *Feux* soit un roman (paru en 1937 ; Noulet, 1966, t. 4 : 309-310) ; Louis Dubrau – mais c'est pour célébrer le retour à la poésie de l'auteur de *La Part de silence* (recueil paru en 1953 ; Noulet, 1965, t. 2 : 53-57) ; et Suzanne Lilar (non citée)⁸ pour *La Confession anonyme* (roman autobiographique paru en 1960 ; Noulet, 1965, t. 3 : 69-71). Six romancières belges sur quarante ans de critiques littéraires.

⁷ Fidèle à ses principes, É. Noulet ne signale évidemment pas qu'il s'agit d'un épisode de la vie de M. Van Rysselberghe, dite la Petite Dame dans l'entourage d'A. Gide, alors amoureuse d'É. Verhaeren.

⁸ Publié effectivement sans nom d'auteur, le roman est largement autobiographique et son contenu était susceptible d'entacher la réputation d'un mari ministre.

Émilie Noulet (1966, t. 4 : 271) a d'ailleurs la dent très dure en général : « Les romans de femme, je les connais ; du talent, de la finesse, des trouvailles ; surtout trop de talent, trop de finesse, trop de trouvailles et l'absence du reste qui, pour moi, compte seul »⁹. À propos de *Sarr* de Mary Webb¹⁰, elle écrit encore : « Dans sa préface [de la traduction française], M. de Lacretelle emploie par deux fois le mot "féminin". Compliment ou euphémisme ? Les qualités féminines ne sont pas méprisables en littérature quand elles servent le sujet, quand elles lui apportent leur nouveauté et leur honnêteté ; mais on peut, par ce mot, s'en tirer glamment quand on veut, au vrai, reprocher la mièvrerie d'une conception, et une impuissance à sortir du cadre traditionnel. Les femmes imitent à l'intérieur des règles prescrites, et, ayant ajouté à leurs modèles leurs finesses et leurs gentilleses, croient avoir conquis. Elles n'ont fait que recommencer » (Noulet, 1966, t. 4 : 299-300). Lucidité, cruauté ou différence d'étalon, de critères, de goût ?

Critique catholique

Peu après la Seconde Guerre mondiale, l'abbé Camille Hanlet publie une véritable somme (1302 pages) sur *Les Écrivains belges contemporains. 1800-1946* – précieuse pour la quantité d'informations recueillies et la minutie avec laquelle l'auteur les a rassemblées, dans un remarquable souci d'exhaustivité. Outre la contradiction entre les termes « contemporains » et « 1800 », l'option de Camille Hanlet (1946 : 412-484) est de traiter à part, dans un chapitre 6, les « Femmes de lettres » qui, de ce fait, n'entreront pas dans d'autres chapitres comme par exemple « Les Écrivains de guerre » (*ibid.* : chapitre 15, 1150) ou « Les Écrivains de voyages » (*ibid.* : dernier chapitre 16, 1205), comme si les femmes n'avaient ni voyagé, ni connu la guerre, ou qu'elles fussent incapables d'en parler, et alors même que les pages consacrées à Maria Van den Steen de Jehay, « notre Gyp belge »¹¹, par exemple, décriront longuement l'activité et le dévouement de la présidente de l'Amicale des Infirmières du Front 1914-1918. L'exclusion n'est pourtant pas totale puisque dans le panorama historique, chapitre 3, « La Période

⁹ Dans une note de lecture du roman de Raymonde Vincent, *Campagne*, prix Femina 1937 – É. Noulet dit aussi que ce prix est précieux pour lui indiquer ce qu'il ne faut surtout pas lire...

¹⁰ M. Webb, romancière anglaise, peu connue de son vivant (1881-1927), connaît un succès posthume avec ce roman. *Sarr* (1924), après qu'il eut été réédité avec une préface du premier ministre S. Baldwin.

¹¹ S. Riquetti de Mirabeau, comtesse de Martel, dite Gyp, arrière-petite-nièce et dernière descendante de Mirabeau (1849-1932), a en commun avec M. Van den Steen de Jehay (1870-1941), outre le titre de noblesse et le goût des mondanités, le fait que leur abondante production est aujourd'hui complètement oubliée (Vanderpelen-Diagre, 2004 : 132).

Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre ?

1830-1880 », quatre romancières sont citées : Marie Bergmann (trois lignes, Hanlet, 1946 : 38), Mathilde Kindt, dont les *Péchés capiteux* (1884), roman jugé libertin, est vivement déconseillé (sept lignes, *ibid.* : 41) ; Caroline Popp dans la catégorie « roman historique » (11 lignes, *ibid.* : 40) ; et Caroline Gravière, catégorie « roman de mœurs », qui doit probablement ses 19 lignes (*ibid.* : 47-48) au fait que le respectable écrivain Charles Potvin (1818-1902) a donné un essai sur cette romancière exceptionnelle¹². Encore faut-il décompter quelques lignes quand la dame est l'épouse de quelqu'un qui compte en littérature, auquel cas Camille Hanlet consacre une partie de la notice au monsieur.

Pour en revenir aux « Femmes de lettres », le chapitre étant divisé en deux sections, « Les Poétesses » (Hanlet, 1946 : 412-442) et « Romancières et conteuses » (*ibid.* : 442-484), non seulement aucune place n'est accordée aux dramaturges – Vanessa Gemis signale combien Marguerite Duterme par exemple est oubliée dans l'histoire des lettres belges, alors qu'elle reçoit le prix triennal de littérature théâtrale dans l'entre-deux-guerres – mais le « partage des eaux » réserve quelques surprises. Parfois bonnes. Ainsi Marie Gevers et Louis Dubrau sont-elles des poétesses – bien qu'on ne manque pas de signaler, pour la première, « Muse de l'Amour maternel », le fond « franchement immoral » du chef-d'œuvre *Madame Orpha ou la Sérénade de mai* (1933) dont l'intrigue repose sur un adultère (Hanlet, 1946 : 427 ; 429-30). Et pour la seconde, les « pages malsaines » de son roman *L'An 40* (1945), à l'« écriture tarabiscotée » (*ibid.* : 440). Dans un louable souci de rationalisation, Camille Hanlet mentionne, toujours dans « Poétesses », les traductions faites par Marie Gevers (comme celle de la biographie du peintre Brouwer) ainsi que la traduction de son roman *La Grande Marée*, de même que les études consacrées à l'auteure (*ibid.* : 433).

Dans « Romancières et conteuses », huit romancières ont droit à des « éloges ». Ainsi Marguerite Van de Wiele est-elle remarquable par sa vaillance parce que, sa famille ruinée, elle en devient le soutien en exerçant le métier de journaliste et d'auteur à succès. À seize ans, sans avoir fait d'études, elle écrit *Lady Fauvette* où Louis Hymans, membre de la Thérésienne¹³, a reconnu un véritable talent d'écrivain (*ibid.* : 448). Le naturalisme de Neel Doff, « répugnant » et « malsain », ne sied guère à l'épouse d'un avocat anversois. Certes, toujours selon Camille Hanlet, ses intentions sont sans doute généreuses : par ses descriptions, trop

¹² Dans *La Revue de Belgique*, t. 28, 1878, pp. 367-388 (in : Michaux, 1998 : 7).

¹³ L'Académie des lettres, des arts et des sciences, créée en 1769, doit son nom au fait que c'est l'impératrice Marie-Thérèse qui la reconnaît officiellement en 1772. Elle compte 90 membres, parmi lesquels, tant qu'ils n'eurent pas d'académie à eux, des « littéraires », comme Ch. Potvin et P. Hymans (1829-1884) le « Maupassant belge ».

crues, elle veut provoquer chez ses lecteurs un geste de charité. Mais ce « Maupassant féminin » se fait des illusions, impossible de « corriger les mœurs dépravées des Keetje, des Elva, des Angélinette des bouges d'Amsterdam, de Bruxelles ou d'Anvers » (*ibid.* : 449-450). La critique actuelle retient plutôt la transposition autobiographique et l'engagement politique de Neel Doff. Pour l'abbé Camille Hanlet, un roman comme *Prisons d'enfants* (1939), de Marie-Madeleine Saeyes, qui fait le procès d'un établissement religieux, est d'autant plus inacceptable qu'il est écrit par une femme : on ne s'attaque pas à une institution de ce genre (*ibid.* : 469-470). Quant à France Adine, elle mérite vraiment des éloges presque sans restriction puisque son sujet préféré – certes un peu conventionnel, mais toujours traité avec aisance – c'est l'amour maternel. Ses héroïnes enchantent le lecteur au point qu'elles lui ont valu le prix triennal du roman (1941-43). On peut d'ailleurs comparer France Adine aux « meilleurs conteurs [masculins] » (*ibid.* : 461). Camille Hanlet retient encore Blanche Rousseau « écrivain délicat » qui dessine « de gentils tableaux », qui donne « de beaux exemples et de bons conseils » (*ibid.* : 467-8). Suivent encore 70 noms, avec des notices d'une à 34 lignes qui vont à « l'essentiel » (*ibid.* : 469-484).

Les œuvres ou les romancières que retiendront les institutions, les instances de légitimation, ou la postérité ne sont guère remarquées par l'abbé. Par exemple, une seule ligne est consacrée à *La Femme de Gilles* de Madeleine Bourdouxhe¹⁴ (*ibid.* : 471). Simone Bergmans a le grand tort d'« ignorer[r] les consolations de la foi chrétienne » (*ibid.* : 472). *Olivia* de Madeleine Ley est un « roman pénible » (*ibid.* : 481), *Les Marais* de Dominique Rolin, un « roman trouble et malsain » – sur les quatre lignes qui en parlent, deux servent à rappeler que la future académicienne est la petite-fille de l'illustre écrivain français Léon Cladel.

Camille Hanlet (*ibid.* : 10-11) prétend « juger la valeur littéraire des livres en toute impartialité », mais il est convaincu que « le mauvais livre c'est celui qui porte au mal ». En conséquence, l'abbé établit une sévère échelle de valeur, il attribue, à la plupart des ouvrages qu'il cite, une « cote morale » : « 1 : à proscrire en vertu de la foi ou de la morale chrétienne » – c'est ce qu'obtiennent les romans de Neel Doff, *Péchés capiteux* ou *Prisons d'enfants*, *Les Roseaux noirs* de Marie-Thérèse Bodart, épouse du poète (1938)... « 2 : dangereux et très réservé » pour, entre

¹⁴ Les 2 et 3 avril 2009, s'est tenu un colloque international « Relire Bourdouxhe », au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris, à l'initiative de C. Kovacszy (université de Limoges) et de Chr. Solte-Gresser (université de Brême), qui espère obtenir « une nouvelle qualification » de l'œuvre, dégagée d'idéologies réductrices et « sans essayer de récupérer M. Bourdouxhe dans un camp littéraire ou théorique ou un autre » (voir appel à communications).

autres, À *la recherche de Marie*, « médiocre histoire existentialiste d'une femme qui aime son mari et s'en va régulièrement trouver un autre, sans même savoir pourquoi » (autre roman de Madeleine Bourdouxhe paru en 1943, *ibid.* : 471). « 3 : réservé aux personnes formées et averties » pour M^{me} Orpha notamment. « 4 : pour les lecteurs âgés de 16 ans. 5 : pour tous. 6 : pour les enfants ». Pour les ouvrages auxquels sont attribuées ces dernières cotes, les exemples ne manquent pas, d'*Au pays du dindon sauvage* de Denise Bertrand (*ibid.*) aux *Aventures de Bibi-Fricot et de Titi-le-Radis* de Cécile Cruysmans (*ibid.* : 473).

Malgré tout, dans la considération apportée après guerre aux romans de femmes, le progrès est grand si l'on considère le contenu d'un ouvrage paru en 1910, *Histoire des Lettres françaises de Belgique. Depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours*. Aucune femme dans la table des matières, qui compte pourtant souvent, comme titre suffisant, les noms d'auteurs masculins. Au départ de l'index, une sorte de « trio » de romancières est repéré mais avec une erreur dans la pagination qui pourrait leur être fatale si le contenu du commentaire n'était de toutes façons terriblement réducteur. Très élégamment, les auteurs – Joseph Chot et René Dethier – signalent Caroline Gravière qui « visa un cercle d'horizon plus élevé que les réalistes », dont « l'œuvre [est] d'une noblesse élevée et d'une humanité frissonnante », bien que « les véritables dessous » du « monde subjectif » que l'auteur perçoit « n'[aie]nt pas été pénétrés » (Chot, Dethier : 60-61, et non p. 6). Quelques mots encore sur Caroline Popp et son « art raffiné », sur Mathilde Kindt et ses « contes galants, piquants et pleins d'humour, dont la poésie gracieuse l'eût certainement placée en bon rang parmi les conteurs du xvii^e siècle, si elle avait vécu à cette époque » (*ibid.* : 61, et non 6) permettent de refermer la parenthèse féminine du chapitre « La Période romantique » pour passer aux auteurs qui comptent : « Coomans, le député spirituel » (*ibid.*), le botaniste Eugène Gens (*ibid.* : 62-63), le « Dickens belge » Émile Greyson (*ibid.* : 63), l'archéologue, historien et publiciste Louis Hymans (*ibid.* : 64-69, l'index ne se trompe plus)... Dans leur troisième chapitre, consacré à « La Nouvelle Génération des prosateurs », les auteurs expliquent et constatent, sans ironie, que « le nombre de femmes de lettres s'est accru » parce que les études supérieures s'ouvrent aux filles et qu'il existe désormais une « phalange de prédestinées » (*ibid.* : 387) parmi lesquelles M^{lle} Blanche Rousseau, dont ils louent le « style sobre et pur » (*ibid.* : 388). En fait, la « littérature psychologique convient bien à [la] nature féminine ». À charge pour les auteurs de démontrer leur hypothèse : chez M^{lle} Marguerite Van de Wiele, « les regards, souvent spirituels, sourient agréablement, ou pleurent de vraies larmes » (*ibid.*) et nous voilà fourni d'une belle définition dudit roman psychologique. M^{lle} Marguerite Coppin « avec une rare et belle vaillance » met son talent « au service d'une cause » – mais laquelle ? Suivent six noms qui « complètent cet heureux groupement »,

cet « intéressant faisceau des énergies féminines », cette « littérature de roman féconde déjà en sèves viriles, jeunes, saines et généreuses » (*ibid.* : 389). Bref, sur un total de 605 pages, on en déniché trois ou quatre d'encouragements, d'ailleurs « trop complaisants », pour des écrivaines mineures qui, au mieux, ont encore tout à prouver. Pas d'ironie non plus dans la dernière phrase de l'ouvrage, acte de foi des auteurs : « Devant nous, les hommes n'ont pas compté, les œuvres seules sont apparues ».

Gustave Charlier et Joseph Hanse, tous deux académiciens, le premier professeur à l'université libre de Bruxelles, le second à l'université catholique de Louvain, dirigent une « première grande histoire collective des lettres françaises de Belgique, de leurs origines à nos jours » qui paraît à l'occasion de l'exposition universelle en 1958 (Charlier; Hanse : Avant-propos). Trois femmes (pour un total de 31 collaborateurs) participent cette fois à la rédaction : Marie Delcourt, Rita Lejeune-Dehousse et Émilie Noulet¹⁵. Des 59 chapitres, répartis en dix livres et autres appendices, ces dames en rédigent quatre, et, sur un total de 656 pages, elles s'en voient attribuer quarante-huit, illustrations et bibliographie comprises¹⁶, soit, *grosso modo*, 7 %. Ici, le militantisme féministe ne semble pas de mise, peut-être parce que les périodes ne s'y prêtent guère : pas de Christine de Pisan ni de « belle cordière » sous nos cieux trop bas. Aucune des trois historiennes ne commentera la production des romancières, ainsi l'analyse des romans du début du xx^e siècle sera-t-elle réservée au romancier Constant Burniaux (Charlier; Hanse, 1958 : 477-494) et le poète et conteur Marcel Thiry se chargera-t-il des romans et contes contemporains (*ibid.* : 585-600). À leurs yeux trouveront grâce, principalement (c'est-à-dire qu'elles ont droit aux lettres capitales et à une véritable notice), Marguerite Van de Wiele (*ibid.* : 483), Neel Doff (*ibid.* : 487), et Blanche Rousseau (*ibid.* : 492) pour le premier ; pour le second : Marie Gevers (*ibid.* : 589-590), France Adine (*ibid.* : 597), Simone Berson¹⁷ (*ibid.*), Marie Delcourt (*ibid.* : 598) – surprenant que Marcel Thiry donne son amie helléniste comme conteuse remarquable, ou simple prétexte pour rappeler ses mérites de philologues, alors qu'il n'accorde pas une ligne à Madeleine Bourdouxhe par exemple – et Louis Dubrau (*ibid.*).

¹⁵ Seule R. Lejeune (née en 1906) se prévaut d'un mari, F. Dehousse, homme politique belge. Plus âgées, M. Delcourt (née en 1891), épouse du romancier A. Curvers, et É. Noulet (née en 1892), mariée au poète catalan J. Carner; semblent avoir, ici, préféré garder leur patronyme. Et seule M. Delcourt a refusé le siège d'académicienne (que lui a offert notamment M. Thiry).

¹⁶ R. Lejeune, « Les légendes épiques » (Charlier; Hanse, 1958 : 19-32) ; M. Delcourt, « Humanisme et Renaissance aux Pays-Bas » (*ibid.* : 133-142) ; É. Noulet, « Émile Verhaeren » (*ibid.* : 427-442) et « Le Sillage symboliste » (*ibid.* : 467-474).

¹⁷ S. Berson (pseudonyme de Simone-Anna Becher) est reprise dans la Bibliographie nationale, plus exactement la *Bibliographie des écrivains français de Belgique*, tome I (Culot, 1958 : 110-111) – et chez C. Hanlet (1946 : 470-471) : « Œuvre faisandée et perverse, au style souple [...] proses rythmées, toujours très "couleur chair" ».

En 1992, les Archives et Musée de la Littérature offrent à Joseph Hanse, pour ses 90 ans, un recueil de ses articles consacrés à l'histoire de la littérature belge (collection Archives du futur). Hommage est ainsi rendu à l'opiniâtreté du « patriarche de l'étude de nos lettres », comme l'appelle Marc Quaghebeur (Hanse, 1992 : xiv), qui n'a eu de cesse que soient reconnues la spécificité et la valeur de la littérature pour laquelle il a lutté toute sa vie. Les versions originales des dix-huit chapitres de cet ouvrage sont parues entre 1955 et 1979. Les œuvres de Charles De Coster, Émile Verhaeren et Maurice Maeterlinck font l'objet de plusieurs analyses. Première femme belge à vivre de sa plume, seule femme à mériter un (bref) chapitre : « Marguerite Van de Wiele et *La Jeune Belgique* » (l'article date de 1977 ; Hanse, 1992 : 143-145). C'est l'occasion pour le célèbre grammairien de rappeler qu'en 1929, à l'occasion du 70^e anniversaire de l'auteure de *Lady Fauvette*, fut créé un prix portant son nom, « malheureusement éphémère », et qui devait être attribué à une femme écrivain. D'accord avec le jeune et fougueux Max Waller des Jeunes Belgique, Joseph Hanse admire le talent de la demoiselle mais regrette qu'un « jugement hautain » – « je ne vois guère, écrit-elle en 1882 dans un hebdomadaire français, en fait d'écrivains, que quelques jeunes gens qui se mangent entre eux et quelques vieux qui les regardent : tous beaucoup plus célèbres, à la vérité, par ce qu'ils auraient pu être ou ce qu'on croit qu'ils feront un jour, que par ce qu'ils font¹⁸ » – et les conseils de « vieillards littéraires » – Louis Hymans et Charles Potvin – l'aient détournée du groupe des Jeunes Belgique. Si Marguerite Van de Wiele avait voulu « être de la jeune équipe », de « l'ardente génération de 1880 », si elle n'avait pas manifestement rejeté la nouveauté et l'avant-garde, elle « aurait peut-être gagné du nerf, de l'audace, de la couleur, une volonté de se renouveler davantage et, pour tout dire, cette jeunesse qui lui a toujours manqué. » Max Waller, qui avait l'excuse du dépit, écrivait, lui : « "Elle est née vieille" » (Hanse, 1992 : 145). Au fond, pourquoi Marguerite Van de Wiele aurait-elle plus de mérite qu'Anne-Marie Cartreul, lingère de son état et surtout mère de Charles De Coster (*ibid.* : 81-83, 85) ?

Le tournant des années 80

Quelques essais, parus dans les années 80, commencent à appréhender autrement les lettres belges en leur cherchant des spécificités. *Europa 80*, consacré à la Belgique, constitue sans doute un moment important dans la prise de conscience qui mène à cette démarche. C'est dans une

¹⁸ C'est J. Hanse (1946 : 144) qui rapporte le propos, paru dans *La Vie moderne*, par lequel M. Van de Wiele résume, pour les lecteurs français, la situation littéraire de la Belgique.

optique à la fois géographique, linguistique et politique, que se placent résolument les analyses passionnées et ingénieuses de Marc Quaghebeur, responsable alors du tout nouveau service ministériel de la « Promotion des Lettres ». L'essayiste et historiographe soulève, en 1982, un véritable tollé quand, avec ses *Balises pour l'histoire des lettres belges*, il démontre la modernité des lettres belges en y appliquant les grandes approches critiques contemporaines. Comme le souligne Paul Aron dans sa lecture à la réédition de l'ouvrage, le bilan, très critique, que dresse Marc Quaghebeur prend en compte et réévalue l'importance de groupes inconnus et d'auteurs contemporains (Aron, 1998b : 412-413). Ses relectures « vigoureuses » font date. Mais les femmes ont-elles une place dans les *Balises* ? : « [L]'œuvre de Suzanne Lilar constitue probablement la quintessence de ce qui surgit et s'impose chez nous au sortir de la Libération », écrit par exemple Marc Quaghebeur. Elle fait partie de la « génération néo-classique », si elle « excelle plus que d'autres » dans le travail de la langue, c'est « en raison de sa capacité à ne pas succomber au goût de l'ornementation classique ». Certes, *La Confession anonyme* « pêche par de nombreuses maladroites narratives ». C'est donc dans l'essai que, toujours selon Marc Quaghebeur, Suzanne Lilar « atteint à sa plus grande maîtrise » (Quaghebeur, 1982-98 : 283-285). Dans *Lettres belges entre absence et magie*, principalement consacré au théâtre et à la poésie, il s'attache encore longuement à l'œuvre de Suzanne Lilar, et conclut l'un de ses passages en ces termes : « Les femmes paraissent en tout cas devoir préférer leurs audaces dans une langue qui ne se préoccupe pas d'irrégularités, mais qui ne débouche pas pour autant sur la crispation néo-classique. » C'est l'occasion de rappeler en note le suicide de Sophie Podolsky¹⁹, la fulgurance de Claire Lejeune²⁰, l'intelligence de Françoise Collin²¹ : « Comme si l'affrontement au Père pour le déposséder de sa langue au profit des femmes seules menaçait douloureusement la forme même » (Quaghebeur, 1990 : 421). Quant à Dominique Rolin, pas question pour elle de « tomber dans la boursoflure romantique [...], il ne saurait être question de recourir aux recettes illusionnistes du fonctionnement romanesque. [...] [!] s'agit au contraire de descendre à mains nues dans le langage et de lui faire rendre toutes les nuances du babil intérieur que masque le drapé mité des personnages et des histoires. Dès lors, la romancière se sert d'un nouveau style narratif plein de détours,

¹⁹ Poète et artiste, S. Podolsky est née en 1953, et décédée en 1974 (Makward, Cottenet, 1996 : 474-475).

²⁰ M. Renouprez a publié sa thèse de doctorat sur Cl. Lejeune (1927-2008) chez L. Wilquin.

²¹ Françoise Collin, surtout connue comme philosophe et féministe (elle crée *Les Cahiers du Griff*), écrit des œuvres de fiction, entre autres *Rose qui peut* (Paris, Éd. Le Seuil, 1962) et *Le Rendez-vous* (Paris, Tierce, 1987), où elle s'exerce à une sorte de « désécriture » narrative, comme le démontre C. Boustani (2003 : 17-33) dans le chapitre de son livre consacré à l'analyse de l'« Oralité et gestualité dans *Rose qui peut* ».

de reprises et de dédits, où le phrasé toujours cassé est cependant infiniment cadencé » (Quaghebeur, 1982-98 : 310-312). L'enthousiasme militant de Marc Quaghebeur, son lyrisme époustouflant – que d'aucuns considèrent comme de l'acharnement thérapeutique inutile au chevet d'une littérature moribonde – a produit des miracles pour la promotion des lettres belges, et en particulier des romancières.

L'option de Jacques De Decker, critique littéraire au journal *Le Soir*, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique depuis 2002, est de butiner le meilleur de ce qui paraît. Sans se soucier de nationalité ou de sexe, il dit ses coups de cœur pour Joyce Carol Oates ou Umberto Eco (De Decker, 1996 : 43, 107). Sa contribution au volume pour le 75^e anniversaire de l'Académie, qui concerne la période 1945-1970 reste prudente sur les possibilités de théoriser à court terme mais il sélectionne quatre romanciers : Dominique Rolin, Françoise Mallet-Joris, Hubert Juin et Jacques Sternberg et parle de la « cohérence d'une œuvre pleinement originale », de « personnalités fortes saluées par leurs pairs et par le public » qui « comptent dans le paysage littéraire belge des années d'après-guerre » (De Decker, 1995 : 67-68). Il revient plus loin sur les deux romancières et évoque aussi Louis Dubrau, remarquable « pour son absence de concession, son féminisme intelligent et blessé, son manque absolu de complaisance » (*ibid.* : 77). *La Brosse à relire*, recueil d'articles de Jacques De Decker consacrés à la *Littérature belge d'aujourd'hui*, c'est-à-dire « au surgissement des livres », dans les années 80 et 90, évoque Jacqueline Harpman, Amélie Nothomb et, encore, Dominique Rolin : cinq billets sur la romancière-psychanalyste « à double détente » qu'est Jacqueline Harpman²² ; trois billets enlevés pour les romans de la médiatique Amélie Nothomb²³ ; une interview de Dominique Rolin qui permet de rappeler qu'elle a écrit *Les Marais* en 1942 – Jacqueline Harpman débutait en 1959 – qu'elle habite à Paris « en face de chez Serge Gainsbourg », qu'elle publie chez Gallimard, interview suivie de deux billets²⁴.

Un rapide coup d'œil à une autre somme, parue celle-ci en 2000, sous la direction de Pierre Halen et de Christian Berg, permettra de mesurer le chemin parcouru en deux décennies. S'arrêter à l'illustration

²² Datés du 23 septembre 1992, 1^{er} septembre 1993, 28 août 1996, 4 novembre 1996 et 5 novembre 1996, ils font l'éloge de *La Lucarne*, *Le Bonheur dans le crime*, *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, *Orlanda*, et transcrivent des extraits d'une interview (De Decker, 1999 : 69-82). Une dizaine d'années plus tard, J. Paque s'attaquera à une analyse plus détaillée

²³ *L'Hygiène de l'assassin* et *Le Sabotage amoureux* (08/09/93), *Les Combustibles* (05/10/94) et *Mercur* (02/09/98) (De Decker, 1999 : 146-153).

²⁴ L'interview date du 19 février 1992, le billet du 7 avril 1993 est consacré à *Deux femmes, un soir* et *Les Géraniums*, et celui du 23 février 1994 à *Le Jardin d'agrèments* et *Train de rêves* (De Decker, 1999 : 169-183).

de couverture – *Fleurs d'automne* d'Alfred Stevens (1867) – risquerait d'entraîner l'imagination du lecteur vers les rives incertaines du passéisme. La jeune femme qui y est représentée, debout, de profil, voire de trois quarts dos, vêtue de couleurs sombres, tient un livre à la main et regarde vers la gauche. Autant d'indices pour attribuer à la gent féminine la fonction passive de lectrice plutôt que celle d'écrivaine ? Des 86 pages iconographiques, la plupart offrent des images sélectionnées pour illustrer les « portraits » d'auteurs importants, dix représentent, tableaux ou photographies, des femmes, et des romancières à une exception près – une soixantaine représentent des hommes de lettres, le reste étant des couvertures d'ouvrages ou autres. Des « couples », parfois détonants, se forment au gré de l'infographie flatteuse ou des dates de naissance : Caroline Gravière²⁵ et Charles De Coster (Halen, Berg, 2000 : 52-53), Neel Doff et André Baillon (*ibid.* : 162-163), Madeleine Bourdouxhe et Georges Simenon (*ibid.* : 170-171), Dominique Rolin et Henri Bauchau (*ibid.* : 253-254) ; Marie Gevers apparaît seule (*ibid.* : 164), puis avec son fils, le romancier et dramaturge Paul Willems (*ibid.* : 409) et Suzanne Lilar apparaît aussi deux fois : seule (*ibid.* : 257), puis au centre d'un groupe d'académiciens belges et français (*ibid.* : 362). Comptons encore Jacqueline Harpman (*ibid.* : 261), Amélie Nothomb (*ibid.* : 292), Nicole Malinconi (*ibid.* : 561) et la chanteuse populaire Annie Cordy (*ibid.* : 622).

En rédigeant, avec Pierre Halen (Halen, Gravet, 2000 : 543-566), le chapitre consacré aux « Sensibilités post-coloniales », et plus exactement à la « rital-littérature » et au « roman-beur » (*ibid.* : 552-560), il m'a semblé que la femme avait là, paradoxalement, une place inédite. Avec leur statut mineur d'« infra-littérature », les textes « produits à l'intérieur d'une culture par des écrivains partiellement exogènes à celle-ci » s'inscrivent souvent dans « la tradition prolétarienne qui favorise les récits de témoignage » (*ibid.* : 553). Et dans ces circonstances, la femme se taille, relativement, une part de lionne. C'est ainsi qu'Italiennes²⁶, comme Nicole Malinconi, et Maghrébines, comme Leïla Houari ou Malika Madi, entrent de plain-

²⁵ Le roman de C. Gravière, *Une Parisienne à Bruxelles* (1875), a été réédité grâce à M. Michaux (1998) qui a rédigé sa thèse sur la romancière et a publié, entre autres ouvrages, « Femmes de lettres belges. 1850-1880 » (1996), avant l'article de synthèse, « La Difficile Conquête de l'autonomie », qu'elle donne à l'ouvrage collectif paru en 2000 (Berg, Halen) – conquête de l'autonomie qui concerne, à vrai dire, la littérature nationale construite par des hommes de lettres en Belgique après l'Indépendance.

²⁶ En 1996, A. Morelli, avec le CESDEI (*Centro studi e documentazione dell'emigrazione italiana in Belgio*), a rassemblé une « anthologie de la littérature des Italiens de Belgique », *Rital-Littérature*, où l'on compte 17 Italiennes (sur un total de 70). Certains auteurs repris dans cette anthologie écrivent en italien.

ped dans le courant postmoderniste avec leurs récits marqués par le réel, le vécu et l'autobiographique, où la pudeur les retient cependant, le plus souvent, de plonger dans l'autofiction à la mode²⁷.

Conclusion

Quand Marlène Coulomb-Gully montre à quel point les sciences de l'information et de la communication sont réfractaires à une analyse qui tiendrait compte du genre, elle n'ignore pas que le *Gender blind* marque d'autres disciplines : le proverbe africain qu'elle cite en exergue en témoigne : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse glorifieront les chasseurs ». Si les femmes ont des romancières pour raconter leurs histoires, elles n'ont pas toujours d'historien(ne)s pour glorifier leurs romans.

Taxer les historiens de misogynie, c'est faire preuve d'anachronisme, mais force est de constater que la plupart des critiques sont aveuglés, voire littéralement obsédés par le genre, dans le sens où un préjugé persistant les guide longtemps : une femme de lettres, quoi qu'elle fit, ne pouvait être l'égale de l'homme de lettres. Au mieux, pouvait-elle espérer une reconnaissance morale. De fait, la romancière belge a souffert, et souffre peut-être encore, d'une double illégitimité liée à la double tare d'être à la fois femme et belge. De plus, le rapport réel-fiction sur lequel coule tant d'encre ne peut tout simplement pas être appréhendé, vécu, perçu, traité, décrit de la même manière par toutes et tous, femmes et hommes, critiques et auteur(e)s. Pour dépasser ces obstacles, une

²⁷ N. Malinconi, née en 1946, s'est inspirée de M. Duras pour publier son premier livre en 1985 (*Hôpital Silence*, Paris, Éd. de Minuit. Réédité chez Labor, 1996). Elle obtient le prix Victor Rossel en 1993 pour *Nous deux* (Paris, Éd. Les Éperonniers. Réédité chez Labor, 2002). En 2008, le sujet de son *Vous vous appelez Michelle Martin* (Paris, Denoël) suscite une très vive polémique : N. Malinconi céderait-elle à une certaine forme de « peopolisation » dans le sens où l'entend P. Jourde (2008 : 28) : « anéantissement de la réflexion critique par l'absolutisme du "C'est moi, c'est mon choix, donc c'est intéressant, c'est respectable" » ? Pour rappel, M. Martin était la femme du « criminel du siècle », de l'« ennemi public n° 1 », M. Dutroux, et leur procès très médiatisé a débouché, en 2004, sur la réclusion à perpétuité pour lui et, pour celle qui a été considérée par la cour d'assises comme complice et responsable de ses actes, sur une condamnation à 30 ans de réclusion, qui pourrait, aujourd'hui, être commuée en liberté conditionnelle. L. Houari, née en 1958, semble avoir abandonné le roman après le remarquable *Zeida de nulle part* (Paris, Éd. L'Harmattan, 1985). Elle reconnaissait alors avoir profité de son exotisme (immigrée, marocaine, de Belgique) pour se faire éditer à Paris (Gravet, 2003 : 99). M. Madi (née en 1967, elle vit à La Louvière) a reçu le prix de la première œuvre, décerné par la Communauté française de Belgique, pour *Nuit d'encre pour Farah* (Cuesmes, Cerisier, 2000) ; son deuxième roman, *Les Silences de Médéa*, paraît en 2003 chez Labor).

recherche volontariste doit être menée²⁸. Mais la bonne volonté suffit-elle ? N'est-on pas quelque peu surpris de lire un Walter Ravez, certes plein de bonnes intentions, qui, en 1939, soucieux d'être aimable avec le club qui l'a invité à donner une conférence sur « Nos Femmes écrivains » (1936) et lui a ainsi donné l'idée d'en tirer un essai, affirme : « L'espèce des "bas bleus" ne s'est point éteinte, mais les préjugés ont disparu. » – « Ces "bas bleus" devaient être une sorte d'institutrices laides, au chignon lourd, le nez garni de lunettes : ils étaient insupportables par leur étalage de savoir et redoutables à cause de leur orgueil déçu ou de leurs vœux contrariés. [...] [L]e ridicule les tuait. » Après nous avoir laissé croire à un changement radical d'attitude, il constate alors : « L'on s'est fait à la pensée que les femmes écrivains étaient tout simplement des femmes, avec les qualités et les défauts de leur sexe et qu'elles méritaient notre respect et notre sympathie. [...] Sans doute, il serait absurde de crier au miracle et ridicule de vouloir découvrir des génies féminins. Les femmes ne nous ont pas donné, chez nous, de personnalités transcendantes ; on ne surprend pas chez l'une ou l'autre de grands dons d'originalité » (Ravez, 1939 : 9-10). La cause est entendue. Vouloir redresser les torts de la critique en y ajoutant ! À l'impossible nul n'est tenu : est-ce la faute du critique si les femmes de lettres, en Belgique, ne sont pas douées ? Mais comment prendre efficacement leur défense si l'on « avoue » d'emblée à la fois l'injustice commise à leur égard et leur irrémédiable infériorité ?

Mais quel sens donner à « génie », à « valeur littéraire » ou à « chef-d'œuvre » ? Partant du constat qu'à certaines époques, le simple acte d'écrire, pour une femme, est en soi subversif, la recherche pourrait déboucher sur la mise à jour de textes inédits ou passés inaperçus auxquels s'appliquerait une critique si totalement dépourvue de préjugés qu'elle permettrait, par exemple, une réévaluation des genres littéraires, eux aussi fortement hiérarchisés. Cette analyse dégagerait des critères neufs et des définitions plus ouvertes à même de se coller à la fois aux contraintes et brimades du passé où l'intime ne pouvait être dit sans quelques occultations, et aux enjeux des nouvelles technologies – les romans-feuilletons envoyés sur « GSM » par « SMS » sont-

²⁸ Cette recherche est l'entreprise dans laquelle se sont lancées bon nombre de chercheuses que nous avons citées. Signalons le Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes de l'université libre de Bruxelles – GIEF – dirigé aujourd'hui par É. Gubin et V. Piette, qui se consacre aux études sur le genre, l'émancipation et la condition féminine et publie une revue bisannuelle dont le n° 6 (1996) était consacré aux « Femmes en lettres », coordonné entre autres par P. Aron, avec un article du chercheur P. van den Dungen, « L'Écriture et les Femmes en Belgique au tournant du siècle » (pour la période qui suit celle commentée par M. Michaux) et les n° 17/18 (2003), consacrés à la « Poésie féminine francophone », avec notamment des articles de L. Brogniez, « Poétesses belges du XIX^e siècle : quelques profils perdus », et M. Quaghebeur, « À propos de la spécificité de la poésie féminine en Belgique (XX^e siècle) ». M. Coulomb-Gully émet le vœu qu'une « cartographie précise des recherches » en SIC soit dressée, nous formulons ici le même souhait pour la littérature belge.

Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre ?

ils synonymes d'appauvrissement culturel ? – comme des mentalités en mouvement qui construisent forcément une culture, un littéraire autre.

Références

- Aron P., 1998a, « Questions académiques (1920-1940) », pp. 132-141, in : Klinkenberg J.-M., dir., *Textyles*, 15, « L'Institution littéraire », Bruxelles, Éd. Le Cri.
- 1998b, « Postface », pp. 405-423, in : Quaghebeur M., *Balises pour l'histoire des Lettres belges de langue française*, Bruxelles, Éd. Labor.
- Berg C., Halen P., dirs, 2000, *Littératures belges de langue française (1830-2000). Histoire & perspectives*, Bruxelles, Éd. Le Cri.
- Boustani C., 2003, *Effets du féminin. Variations narratives francophones*, Paris, Éd. Karthala.
- Cels J., 1995, « 1920-1945 : la confiance et le soupçon », pp. 35-61, in : *1920-1995 : un espace temps littéraire. 75 ans de littérature française en Belgique* [Conférences à l'occasion du 75^e anniversaire de L'ARLLF], pdf en ligne sur le site de l'ARLLF, 2007.
- Charlier G., Hanse J., dirs, 1958, *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, Éd. La Renaissance du Livre.
- Chavée A., 1969, *Au demeurant, Ego-textes, Le Grand Cardiaque*, La Louvière, Éd. Daily-Bul.
- Chemin A., 2008, « L'égalité des sexes à bonne école », *Le Monde*, 14 nov., p. 3.
- Chot J., Dethier R., 1910, *Histoire des Lettres françaises de Belgique. Depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours*, Charleroi, Désiré Hallet.
- Coulomb-Gully, M., 2009, « Les sciences de l'information et de la communication : Une discipline Gender Blind ? »
- Question de communication* 15, pp. 130-153.
- Culot J.-M., dir., t. 1, 1958, *Bibliographie des écrivains français de Belgique (1881-1950)*, Bruxelles, Palais des Académies. [T. 5 (O-P-Q), 1988, Detemmerman J., dir.]
- De Coster C., 1867, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, Bruxelles, Éd. La Renaissance du Livre, 1959 ; Éd. Labor, 1982.
- De Decker J., 1995, « 1945-1970 : les exils et le Royaume », pp. 62-85, in : *1920-1995 : un espace temps littéraire. 75 ans de littérature française en Belgique* [Conférences à l'occasion du 75^e anniversaire de L'ARLLF], pdf en ligne, 2007.
- 1996, *En lisant, en écoutant...*, Avin/Hannut, L. Wilquin.
- 1999, *La Brosse à relire. Littérature belge d'aujourd'hui*, Avin/Hannut, L. Wilquin.
- Gravet C., 2003, « De la vérité à la justice. Immigration maghrébine et autobiographie », pp. 87-129, in : De La Torre E., Renouprez M., eds, *L'autobiographie dans l'espace francophone. La Belgique*, Cádiz, Servicio de publicaciones, Universidad de Cádiz.

- Halen P., Gravet C., 2000, « Sensibilités post-coloniales », pp. 543-566, in : Berg C., Halen P., dirs, *Littératures belges de langue française (1830-2000). Histoire & perspectives*, Bruxelles, Éd. Le Cri.
- Hanlet C., 1946, *Les Écrivains belges contemporains. 1800-1946*, Liège, H. Dessain.
- Hanse J., 1992, *Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Éd. Labor/Archives et Musée de la Littérature.
- Jourde P., 2008, « La Machine à abrutir », *Le Monde diplomatique*, août, p. 28.
- Makward C. P., Cottenet-Hage M., 1996, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française. De Marie de France à Marie Ndiaye*, Paris, Éd. Karthala.
- Michaux M., 1996, « Femmes de lettres belges (1850-1880). Dette idéologique, ruse symbolique », *Sextant*, 6, pp. 31-53.
- 1998, « Préface », pp. 5-24, in : Gravière C., 1875, *Une Parisienne à Paris*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.
- 2000, « La Difficile Conquête de l'autonomie », pp. 17-56, in : Berg C., Halen P., dirs, *Littératures belges de langue française (1830-2000). Histoire & perspectives*, Bruxelles, Éd. Le Cri.
- Morelli A., dir., 1996, *Rital-Littérature. Anthologie*, Cuesmes, Éd. du Cerisier.
- Noulet É., 1964-1966, *Alphabet critique (1924-1964)*, 4 t., Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles.
- Paque J., 2003, *Jacqueline Harpman. Dieu, Freud et moi : les plaisirs de l'écriture*, Avin/Hannut, L. Wilquin.
- Quaghebeur M., 1982, *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Éd. Labor, 1998.
- 1990, *Lettres belges entre absence et magie*, Bruxelles, Éd. Labor.
- 1992, « L'Homme des passages », pp. vii-xxi, in : Hanse J., *Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Éd. Labor/Archives et Musée de la Littérature.
- Ravez W., 1939, *Femmes de lettres belges*, Bruxelles, Les Éditions de Belgique.
- Renouprez M., 2006, *Claire Lejeune. La poésie est en avant*, Avin/Hannut, L. Wilquin.
- Trousson R., 1999, *Petite Histoire de l'Académie*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.
- Van den Dungen P., 1996, « L'Écriture et les Femmes en Belgique au tournant du siècle », *Sextant*, 6, pp. 81-113.
- Vanderpelen-Diagre C., 2004, *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu. La Littérature belge dans l'entre-deux-guerres*, Bruxelles, Éd. Complexe.
- Verheggen J.-P., 1981, *Vie et mort pornographique de Madame Mao*, Paris, Hachette.
- 2001a, « Entre saint Antoine et San Antonio (Manifeste cochon) », pp. 90-108, in : Verheggen J.-P., *Ridiculum Vitae*, Paris, Gallimard.
- 2001b, « La littérature sera faite partouse (comme disait Lautréamont) », in : www.bon-a-tirer.com, 15 nov., vol. 3.
- XY, *l'emprise du genre. Tentative d'approche de la représentation masculine* [Catalogue d'exposition], 2008, La Louvière, Musée lanchelevici.